

August Wilhelm von Schlegel an Guillaume Favre Coppet, 31.07.1816

Empfangsort	Genf
Anmerkung	Empfangsort erschlossen.
Handschriften-Datengeber	Genf, Bibliothèque de Genève
Signatur	Ms. suppl. 968, f. 49r-50v
Bibliographische Angabe	Adert, Jules: Mélanges d'histoire littéraire par Guillaume Favre. Avec des lettres inédites d'Auguste-Guillaume Schlegel et d'Angelo Mai. Bd. 1. Genf 1856, S. XCIII–XCIV.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-20]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-20/letters/view/4810 .

Coppet, 31 juillet 1816.

Je suis charmé, Monsieur, de vous voir encore occupé de ma bagatelle florentine. Je souhaiterais qu'une courte notice des deux écrits qui traitent du même sujet fût insérée dans la *Bibliothèque Universelle*, et vous seriez bien aimable de vous en charger.

Voici quelques réponses à vos objections.

Il me paraît évident que les chevaux de Venise ont formé l'attelage d'un quadrigé. Ils sont parfaitement appareillés, leur marche est symétrique, quoique variée de la droite à la gauche; enfin, on ne voit aucune trace sur leur dos qu'ils aient jamais porté un cavalier. Lorsque les chevaux de selle, dans les monuments antiques, ont un poitrail semblable, il sert à attacher la housse, car il ne paraît pas que les anciens aient eu l'usage de sangler les chevaux; or il ne se trouve point de trace d'une housse ou d'un autre *ephippion* quelconque.

Dans le passage d'Hérodote ἐπίχρυσος signifie certainement couvert de plaques d'or, puisque le mot ἐπάργυρος est tout à côté. Croyez-vous que les grands seigneurs de Perse aient été assez mesquins pour avoir des chouches seulement argentées? C'étaient sans doute des lits de bois, couverts en entier ou en partie de plaques d'or ou d'argent. Les chevaux de Venise sont dorés à notre manière, c'est-à-dire par une solution de l'or dans le vif argent qu'on faisait ensuite évaporer par l'effet du feu. Pline décrit tous les procédés de la dorure au feu, quoique d'une manière peu intelligible pour moi, qui ne suis pas chimiste. Mais les anciens employaient aussi souvent la dorure froide, pour laquelle on préparait d'avance des feuillets, *bractææ*. Les plus épaisses s'appelaient chez les Romains *bractææ prænestinæ*, d'après une statue de la Fortune à Præneste qui en était très-massivement (*fidelissime*) dorée. Le regrattage de nos dorures *infidèles* pouvait être bon pour des Juifs, mais des voleurs à Delphes en auraient-ils eu le loisir et auraient-ils choisi cela de préférence, dans un endroit qui regorgeait d'objets en or massif? Si la statue de Pallas eût été dorée par un amalgame, les becs des oiseaux auraient endommagé l'airain autant que l'or, et l'un et l'autre faiblement, au lieu que si c'étaient des *bractées*, ils pouvaient en arracher des lambeaux. Mon motif pour croire que Néron avait employé la dorure froide et massive pour sa statue d'Alexandre, est tout simple: la dorure au feu n'aurait rien gâté aux contours, et on aurait eu tort de vouloir l'enlever. Les expressions des Byzantins χρυσόβαφα et ἐληλιμμένα χρυσῶ expriment admirablement bien notre dorure par solution. Je voudrais savoir si quelque auteur classique du bon temps emploie ces termes.

Je penche toujours à croire que les chevaux de Venise sont de Lysippe ou sortis de son école, laquelle parmi toutes a été la plus féconde en ouvrages de ce genre. Lysippe, *fecit quadrigas multorum generum*. Il faut chercher l'auteur parmi les statuaires dont on cite des chevaux, et les artistes de Chios, nommés par Mustoxidi ne sont pas de ce nombre. Le style range notre quadrigé dans le siècle d'Alexandre le Grand. M. Seitz a montré une grande ignorance de l'histoire de l'art en voulant attribuer ce monument à Myron ou à Polyclète qui positivement n'ont jamais fait de chevaux, et dont le style d'ailleurs écarte cette supposition.

Au nom du ciel, faites remettre pour moi chez Paschoud Cluverii *Italia antiqua*; Beaufort, sur *l'incertitude de l'histoire romaine*, Rycking, *de primis Ital. colonis* (ad calcem Holstenii), et, s'il est possible, les fragments d'Ennius, etc., etc. Cependant, les deux premiers de ces livres me sont les plus nécessaires, et je ne saurais guère achever mon travail actuel sans les avoir.

J'ai été dernièrement à la Grange avec M^{me} de Staël, mais sans vous trouver. Je serais déjà revenu à Genève, si le temps n'avait pas été si affreux. Mais voilà le déluge qui arrive, et qui pourrait bien

noyer toutes nos recherches d'antiquités.

Tout à vous,

SCHLEGEL.